

LE MONDE Film Review

"L'Etudiant" ("The Student") : les désillusions d'un Raskolnikov kazakh

LE MONDE | 18.05.2012 à 10h07 • Mis à jour le 18.05.2012 à 10h07

Par Jacques Mandelbaum



Voici vingt ans que le réalisateur kazakh Darezhan Omirbayev livre au cinéma son étrange et impérieuse vision du monde. Dans le même temps, son œuvre offre une chronique impitoyable de la société kazakhe depuis l'implosion du bloc soviétique et la conquête de son indépendance. Il le fait à la manière d'un professeur de mathématiques appliquées s'apercevant un jour que son goût des images est plus fort que celui pour les chiffres, et que son Dieu ne s'appelle pas Evariste Galois mais Robert Bresson.

Le résultat de ce retournement consiste en une œuvre aussi minimaliste que les films qui la composent : six longs-métrages seulement en vingt ans de carrière, depuis *Kairat* en 1991. Compensation notoire : chaque film, par sa finesse épurée, son sens plastique, son profond humanisme, est un bonheur à découvrir. Et une politesse à rendre à ce fêru de cinéma français, qui nous parle de ce pays lointain qu'on connaît si peu. Pays où tout va mal, merci, du moins si l'on en croit Omirbayev, qui nous dépeint de film en film une société corrompue par la libéralisation économique, gangrenée par les inégalités, écrasée par l'oligarchie.



Son nouveau film, *L'Étudiant*, ne fait pas exception, transposant dans le Almaty contemporain la trame de *Crime et châtiment*, le célèbre roman de Dostoïevski publié en 1866. Le Raskolnikov kazakh, plus apaisé et moins grandiose que son modèle russe, est un jeune et timide étudiant en philosophie qui peine à joindre les deux bouts, et que le spectacle d'une litanie d'injustices va pousser dans ses ultimes retranchements.

Tout commence par une fille sublime qui pose, cheveux flottant sous le vent d'un ventilateur, dans une robe rouge vif relevée d'un bouquet de roses jaunes. C'est une scène de cinéma dirigée par un réalisateur dont le divertissement est le seul propos. Lors d'une pause, un stagiaire, affolé par les cuisses nacrées de la fille, l'ébouillante avec du café. Mal lui en prend. La jouvencelle s'en plaint à son banquier de mari à l'air mafieux. L'époux envoie ni une ni deux ses deux gardes du corps rosser le jeune homme en présence de toute l'équipe, et donc de notre philosophe.

Humour discret

Ni cette conception du cinéma ni cette vision du monde ne conviennent à Omirbayev, et pas davantage à son héros à la triste figure. L'humour discret qui baigne cette première séquence va progressivement se charger d'amertume, puis de colère, au gré des injures à la dignité humaine et du triomphe du vulgaire sur le sensible auxquels assiste l'étudiant. Deux événements concomitants vont dès lors geler son destin. Le troc de la médaille militaire de son grand-père contre un flingue par une nuit épaisse, et la rencontre éblouie de la fille, sourde muette, avec un poète sans le sou.



Autant dire que l'acier du pétard et les yeux de velours scellent le sort de l'étudiant sous les doubles auspices du crime et de la rédemption. Ce très beau film s'achemine ainsi vers une fin vibrante, où la poésie posthume du printemps écrite par le vieux poète décédé résonne sur le tapis de neige que foule sa fille venue visiter l'étudiant au fond de sa prison.

Cet appel à la renaissance et à un monde meilleur est d'autant plus bouleversant que Darezhan Omirbayev, qui vient de perdre sa femme, n'aura pas eu la force de monter sur scène pour présenter son film. Donner l'occasion au public de manifester sa reconnaissance à un cinéaste d'une telle dignité est l'une des vertus les plus secrètes du Festival de Cannes.

Film kazakh de Darezhan Omirbayev avec Nurlan Baitasov, Maya Serikbayeva (1 h 30).

Jacques Mandelbaum

Article paru dans l'édition du 19/05/2012